

Extrait du livre

La fuite en Chine

suivi de

Rose Rose

et de

Prise de tête

Jean Rouaud

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Collection
LES IMPRESSIONS NOUVELLES-THÉÂTRE

“Notre projet est de redonner au texte théâtral son statut de littérature à part entière et non plus, comme c’est trop souvent le cas aujourd’hui, de simple canevas, prétexte à un spectacle. La volonté des Impressions Nouvelles est de rendre à l’auteur dramatique sa place originelle et de renouer avec le plaisir du texte théâtral.” (Christian Rullier)

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD.

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l’autorisation de l’auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d’autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

Illustration de couverture : © Denis Deprez
Graphisme : Millefeuille

Jean Rouaud

LA FUITE EN CHINE

suivi de

ROSE ROSE

et de

PRISE DE TÊTE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

PRÉFACE

La radio a tenu bon. Alors que le théâtre apprenait à se passer du texte (au moment même où était créée ma première pièce *Les Très Riches Heures*, un historien du théâtre dans un entretien au journal *Libération* annonçait la mort du texte, dernier avatar des morts en série ayant frappé la littérature au XX^e siècle), alors qu'il accordait de plus en plus d'importance au corps, à ses postures écartelées, à ses courses, à la vocifération, à l'occupation de l'espace, à l'énergie vitale, à la scénographie, aux jeux de lumière, à la fabrication d'images, comme si on n'avait retenu des fastes versaillais que les feux d'artifice au détriment des Plaisirs de l'île enchantée, alors qu'il s'ingéniait à brouiller les règles entre le plateau et la salle, entre acteurs et spectateurs, la radio, faute de pouvoir développer sur ses ondes toutes ces recherches, la radio n'a pas cédé d'un pouce sur cette vieille idée que le théâtre, non seulement ça grimace, mais ça parle, qu'il donne non seulement à voir mais à entendre, qu'on peut fermer les yeux et tout comprendre de ce qui se joue. Autrement formulé, que la parole, que l'échange de paroles, avait encore à nous dire. Dire poétiquement des choses sur le monde. Où il convient de rappeler encore et encore que la poésie est un mode de connaissance qui vaut bien la plupart des disciplines scientifiques ou pseudo-scientifiques, qu'elle est la seule à considérer la rêverie comme une part constitutive fondamentale de l'être.

Et tous les auditeurs savent que la radio est une incitation à la rêverie. Ces trois textes ont été écrits pour France-Culture, et je remercie ici celles qui ont pensé à faire appel à moi. Les deux courtes pièces, *Rose Rose* et *Prise de tête (Judith et Holopherne)*, étaient destinées à un programme pour la jeunesse. Elles ont été écrites moins en pensant

aux enfants que j'avais du mal à imaginer l'oreille collée à la prestigieuse radio, qu'avec l'esprit d'enfance. L'esprit d'enfance, ce n'est pas retomber en enfance. Il implique d'abord de se débarrasser de ces carapaces que l'on se forge pour avancer dans la vie et ne pas périr sous ses coups. L'esprit d'enfance ne lutte pas, ne se justifie pas, ne cherche pas à se faire une place, ne prétend ni à démontrer, ni à convaincre. L'esprit d'enfance dit simplement que la joie niche au cœur du monde.

Et bien que *la Fuite en Chine* ait été prévue pour un autre programme, je suis bien obligé de constater qu'il n'avait pas encore déserté tout à fait les ondes.

J. R.

LA FUITE EN CHINE

SCÈNE 1

Le metteur en scène : Ysé. Tu es Ysé.

La jeune femme : Ysé ?

Le metteur en scène : Ysé.

La jeune femme : Ysé qui ?

Le metteur en scène : Ysé Ysé.

La jeune femme : Ysé Ysé.

Le metteur en scène : Non, pas Ysé Ysé. Ysé.

La jeune femme : Ysé.

Le metteur en scène : Voilà. Répète après moi, tu es Ysé.

La jeune femme : Tu es Ysé.

Le metteur en scène : Non, TU es Ysé.

La jeune femme : Non, TU es Ysé.

Le metteur en scène : Take it easy, listen to me. Repeat : my name is Ysé.

La jeune femme : My name is Ysé.

Le metteur en scène : OK, ty name is Ysé.

La jeune femme : Je suis anglaise ?

Le metteur en scène : Pourquoi veux-tu être anglaise ?

La jeune femme : Si my name is Ysé, est-ce que ça ne veut pas dire que je suis anglaise ?

Le metteur en scène : Pas du tout. Sinon j'aurais prononcé « Aillezé », tu serais une héroïne shakespearienne et tu balancerai entre être ou ne pas être. Or j'ai dit Ysé, comme dans Isis, Isidore, isotope. Et tu ne balances pas. Tu es. Ysé.

La jeune femme : C'est drôle tout de même.

Le metteur en scène : Je t'arrête. Ysé n'est pas drôle tout de même. Ysé est une héroïne tragique.

La jeune femme : C'est toujours la même histoire. Un homme m'annonce qu'il est essentiel que je sache qui je suis, que je ne peux pas vivre sans, alors suis-moi, je vais te le dire, je vais te dire qui tu es. Je le suis, il m'embrasse et au moment de me rhabiller je dois avoir eu la révélation : Moi, c'est ça.

Le metteur en scène : Ça peut être ça, d'ailleurs, on pourra en reparler si tu le souhaites. J'y suis tout à fait disposé. Mais en ce qui me concerne, et te concernant, je n'ai pas hésité longtemps. Cette démarche un peu hautaine, ce balancement hypnotique du corps, cette façon indifférente d'ondoyer parmi la foule, tout de suite j'ai senti qu'il se passait quelque chose. Pour en avoir le cœur net il me manquait de voir l'endroit. Je t'ai dépassée, j'ai tourné la tête, ce regard qui croise le mien sans me voir, cette absence à soi-même, cette lumière intérieure, pas de doute c'est elle, c'est Ysé.

La jeune femme : J'ai remarqué que ça semblait plus important pour les autres que pour moi.

Le metteur en scène : Quoi donc ?

La jeune femme : De savoir qui je suis. Comme s'ils avaient peur de se tromper sur la personne, et qu'après ils se sentent obligés de s'excuser. Pardonnez-moi, j'ai confondu, je pensais que c'était vous.

Le metteur en scène : Moi ?

La jeune femme : Non, moi, enfin celle qu'ils prennent pour moi.

Le metteur en scène : Ça turlupine les hommes depuis longtemps.

La jeune femme : Quoi donc ?

Le metteur en scène : Qui suis-je ?

La jeune femme : Vous m'avez dit que vous étiez celui qui allait faire de moi une actrice, que nous allions monter ensemble les marches sur un tapis rouge, que nous allions nous envoler.

Le metteur en scène : J'ai dit ça ?

La jeune femme : Comme je marchais dans la rue, j'ai entendu une voix derrière moi : « Nous monterons ensemble un escalier de lumière ».

Le metteur en scène : Nous sommes complémentaires, toi et moi. Tu entends des voix et j'ai des visions. Mais comme

Foudre bénie, une fois que j'ai touché terre, je les oublie.
Tu fais bien de me les rappeler.

La jeune femme : Qui est Foudre bénie ?

Le metteur en scène : Un petit moine tibétain toujours en lévitation. En fait on ne sait même pas à qui on la pose, cette question, qui suis-je ? Est-ce à soi, aux autres, au ciel ? Est-ce que je demande au reste du monde un renseignement qui m'intéresse au plus haut point ? Est-ce que je m'interroge moi-même et ne compte que sur moi pour apporter un début de réponse ? Qui suis-je ?

La jeune femme : Un metteur en scène ?

Le metteur en scène : Si vous le dites. J'arrive parfois à en convaincre certains. C'est même une pratique courante, cette suggestion collective. Je dis que je suis ci ou ça, et on vous croit sur parole. Ainsi, on peut passer pour n'importe qui : président, écrivain, cinéaste, futurologue, il suffit d'annoncer la couleur, d'un brin d'audace et d'une bonne dose d'aveuglement. En dépit du fait que tous bien entendu se prévalent d'une implacable lucidité. Laquelle est comme le bons sens la chose du monde la mieux partagée. C'est même la méthode couramment employée. Je dis que je suis ci et vous devez me croire puisque je suis parfaitement lucide. Mais de soi à soi, ça va beaucoup moins de soi. Je suis ci ou ça, de soi à soi, ça ne marche pas aussi bien. Beaucoup moins évident. Se convaincre, c'est une autre paire de manches. Tu sais cette manche d'où sortent les colombes et les carrés d'as.

La jeune femme : Savoir qui je suis m'intéresse moyennement.

Le metteur en scène : N'as-tu jamais entendu parler de Connais-toi toi-même ?

La jeune femme : Oui, mais pas seulement. J'ai aussi entendu dire que l'homme est un loup pour l'homme, qu'un tien vaut mieux que deux tu l'auras, qu'un chat échaudé craint l'eau froide, et que les deux font la paire.

Le metteur en scène : C'est la phrase qu'on pouvait lire sur le fronton du temple de Delphes.

La jeune femme : Parle pour toi, tas de pierres.

Le metteur en scène : Je vous en prie.

La jeune femme : Je parlais au fronton. De quoi se mêle-t-il ? C'est quoi cette injonction ? Connais-toi toi-même, bats ta femme, advienne que pourra. Je vois un doigt pointé sur moi, des yeux qui lancent des éclairs, je vois de la menace dans l'air : connais-toi toi-même ou gare à toi qui ne te connais pas. Et une fois qu'on a rempli sa fiche je-me-connaiss-moi-même, ma couleur préférée c'est le fuschia et mon plus grave défaut c'est la générosité – qu'est-ce qu'on fait ? On l'envoie à la police ? Pas la peine, j'ai déjà la mienne dans les ordinateurs centraux. Mon cas est réglé depuis longtemps. Depuis toute petite on me dit que je suis folle. Je n'ai même pas eu mon mot à dire.

Le metteur en scène : Folle, vous ? Qui vous a dit une chose pareille ?

La jeune femme : Tout le monde.

Le metteur en scène : Un : je ne suis pas tout le monde.
Deux : je ne me permettrais pas.

La jeune femme : Vous vous permettrez. Comme tout le monde.

Le metteur en scène : Procès d'intention. Que savez-vous de moi ?

La jeune femme : Que savez-vous du bonheur des poissons ? Que savez-vous de ce que je sais du bonheur des poissons ? Gagnons du temps, on a décidé qu'on me connaissait et que j'étais folle. Et maintenant qu'on a fait connaissance, pouvez-vous me redire qui je suis ?

Le metteur en scène : Fantasque ?

La jeune femme : J'ai dit folle, c'est acquis. Non, ce nom qui se prononcerait autrement s'il était anglais.

Le metteur en scène : Ah. Ysé ?

La jeune femme : J'ai pris l'habitude de me fier au dernier qui parle. Et si le dernier à parler me dit que je suis, je ne sais pas, Rose.

Le metteur en scène : Non, le dernier qui a parlé a dit Ysé.

La jeune femme : C'était un exemple.

Le metteur en scène : C'était moi, mais ce n'est pas grave. Attends, qui as-tu dit que tu étais ?

La jeune femme : Ysé, je suis Ysé.

Le metteur en scène : Non. Ton exemple fleuri.

La jeune femme : Rose ? C'est vous qui choisissez, mais entendez-vous avec vous-même pour être le dernier à parler.

Le metteur en scène : Tu es certaine que tu as dit Rose ?

La jeune femme : J'aurais pu dire Daphné ou Jonquille.

Le metteur en scène : Ou pois de senteur ou bégonia, mais, tu as dit Rose. Ô pétrifiante coïncidence, ô objectif hasard.

Et pourquoi as-tu dit Rose ?

La jeune femme : Peut-être parce que l'eau de rose, la vie en rose, la guerre des Roses, la rose des vents, la rose des sables.

Le metteur en scène : Rien de tout ça, Innocentine. Tu as dit Rose, parce que nous sommes les jouets d'un ordre caché qui nous dépasse. Nous sommes chacun les pointes émergentes d'un continent enfoui, nous sommes deux îles toi et moi, apparemment flottantes, mais en réalité reliées par les fonds marins.

La jeune femme : Vous aussi vous êtes, comment dites-vous déjà ? fantasque ?

Le metteur en scène : Hum, nous reprendrons plus tard. Alors, qui est Rose ?

La jeune femme : Toutes les îles du monde sont un chapelet de roses.

Le metteur en scène : Bien sûr, mais cette Rose-là qui a soudain fleuri dans ta bouche.

La jeune femme : Rose ou Ysé, il suffit que vous vous mettiez d'accord entre vous, je serai celle qui vous plaira. À qui parlera le dernier.

Le metteur en scène : Mais justement, nous sommes pleinement d'accord moi et moi. Sais-tu qui es Ysé ?

La jeune femme : C'est moi.

Le metteur en scène : Non.

La jeune femme : Rose ?

Le metteur en scène : Non plus. Enfin si. Apprends, gourgandine, que Rose et Ysé ne font qu'une seule et même personne.

La jeune femme : Rose Ysé ?

Le metteur en scène : Oui, deux noms pour une même idée de, comment dire ?

La jeune femme : De l'amour ?

Le metteur en scène : Ça t'intéresse ?

La jeune femme : L'amour m'intéresse moyennement.

Le metteur en scène : Tu as raison. Ça ne se fait plus depuis, au moins depuis Andromaque. Oreste qui aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui aime Hector qui est mort. Personne n'arrive à se mettre d'accord. Autant laisser tomber. Non, disons, une même idée du vertige.

La jeune femme : Ysé, c'est son nom de famille ?

Le metteur en scène : Non, son nom de scène.

La jeune femme : Ah, elle est actrice.

Le metteur en scène : De sa vie sans doute, comme tout le monde. Plutôt, inspiratrice.

La jeune femme : Rose Ysé, vous rosissez.

Le metteur en scène : De quoi parles-tu ?

La jeune femme : Je parle de ce moment où son amant soupçonneux la soumet à la question, soudain Rose se trouble, et son amant la voyant s'empourprer lui lance : Rose Ysé, vous rosissez.

Le metteur en scène : Rose Ysé, vous rosissez, Rose Ysé, vous rosissez. Mais là nous parlons sans doute d'une autre pièce, que je n'ai pas le privilège de connaître où les chaussettes de l'archiduchesse ne sont pas encore tout à fait sèches. Pour l'heure, mon Ysé ne rosit pas, elle attend seulement, peut-être même commence-t-elle à s'impatienter, que tu acceptes de la recevoir.

La jeune femme : On ne se connaît pas.

Le metteur en scène : Je ne te demande pas de la recevoir comme une parfaite maîtresse de maison à l'heure du thé, mais comme on reçoit un sacrement. Je te demande de recevoir le corps et le sang d'Ysé.

La jeune femme : Et je réponds à mon amant : Moi, Rose Ysé, je rosis ? Eh bien ce sang qui me monte à la tête devrait vous inquiéter, mon ami. À mesure que vous me soupçonnez, mon cœur se vide. Il se vide de mon sang que jadis je versais

pour vous. Et voyez, à présent, plus une goutte. Mon cœur est une outre vide. Plus rien pour vous. Le Graal à mes pieds ne recueillera que vos regrets. Adieu. La prochaine fois que vous aurez des doutes, n'oubliez pas de douter de vous.

Le metteur en scène : C'est tout de même étonnant, cette insistance à associer Rose et Ysé.

La jeune femme : Vous m'avez dit que c'était une seule et même personne.

Le metteur en scène : J'ai dit que Rose avait été l'inspiratrice d'Ysé. C'est cette Rose née en Pologne et morte en Bourgogne qui a inspiré à l'auteur le personnage immortel d'Ysé.

La jeune femme : J'aurais aimé assister à la scène.

Le metteur en scène : Laquelle ?

La jeune femme : Quand l'auteur lui a lancé : Rose Ysé, vous rosissez. Petite, je rosissais pour un rien. Je la comprends très bien. Je me mets à sa place. Si vous me demandiez de rosir, je n'aurais qu'à me rappeler cette fois où j'avais répondu au maître d'école que je préférerais ne pas répondre à sa question.

Le metteur en scène : En fait, ce n'était pas vraiment son style, à Rose, de rosir.

La jeune femme : Comment le savez-vous ?

Le metteur en scène : Lors de leur première rencontre elle est sortie nue d'un gâteau. Il faut imaginer cet homme pieux, dévot, attendant devant son assiette sa part de dessert, récitant mentalement un acte de contrition pour que Dieu

lui pardonne ce péché de gourmandise, et soudain, suite à cette explosion de crème fouettée, avalant de travers, le souffle coupé, la face cramoisie, subjugué, sidéré par cette apparition d'une créature du démon, semblable à celle représentée sur les chapiteaux gothiques. C'est exactement la tentation de Saint-Antoine, quand le pauvre ermite, qui vit tranquillement dans le désert avec son cochon, voit venir à lui la reine de Saba qui se met à gesticuler sous ses voiles en dessinant pour lui l'infini avec son nombril.

La jeune femme : Dans *Chantons sous la pluie*, aussi, une femme surgit d'un gâteau, mais elle n'est pas nue. Et le plus souvent, c'est un homme vêtu d'un costume à rayures. Et à peine a-t-il renversé les mariés en sucre au sommet de la pièce montée qu'il se met à tirer sur les convives à la mitraille.

Le metteur en scène : Nous ne sommes pas à Chicago, mais en Chine.

La jeune femme : Je suis chinoise ?

Le metteur en scène : Pourquoi veux-tu être chinoise ?

La jeune femme : Ysé, on dirait un affluent du Yang-Tse.

Le metteur en scène : Si Ysé était chinoise elle se prénommerait Rosée du matin, ou Parfum fleuri des montagnes du sud, ou Larmes de printemps sur la grande muraille.

La jeune femme : Mon Dieu.

Le metteur en scène : C'est assez courant en Chine, ces appellations poétiques. On peut même dire que c'est une spécialité.

La jeune femme : Vous voulez que je sorte nue d'un gâteau, c'est ça ?

Le metteur en scène : Je n'y avais pas pensé, mais de fait ce pourrait être une idée.

La jeune femme : Les Chinoises sont petites et ont des pieds miniatures, ce qui fait qu'on peut les glisser plus facilement à l'intérieur d'un gâteau. Debbie Reynolds aussi, c'est pour ça qu'on l'a choisie pour sortir du gâteau de *Chantons sous la pluie*. Mais moi je mesure un mètre soixante-seize, j'ai de grands pieds et des épaules saillantes. Comme Audrey Hepburn. Et puis à Gene Kelly je préfère Fred Astaire. Et vous ?

Le metteur en scène : Quoi moi ?

La jeune femme : Qui préférez-vous, Gene Kelly ou Fred Astaire ?

Le metteur en scène : Quelle importance ?

La jeune femme : C'est très important, c'est comme si je vous demandais de choisir entre la terre ou le ciel. Moi, je préfère le ciel. Fred Astaire ne touche jamais terre.

Le metteur en scène : Comme Foudre bénie.

La jeune femme : Votre petit moine tibétain ?

Le metteur en scène : Oui, mais il n'y a pas qu'au Tibet. Saint Joseph de Copertino était aussi très fort en lévitation, plus fort que Fred Astaire.

La jeune femme : La lévitation est un simple mouvement ascensionnel, au lieu que Fred Astaire dessine dans l'air. Il suit les parfums les plus volatiles, il s'enroule dans l'œil d'un cyclone, il est un mouvement d'aile, il se pose comme un goéland sur la vague, avant à nouveau de s'élever, d'une poussée imperceptible de la pointe du pied, sans effort apparent, en suivant les courants ascendants, en se laissant porter par les veines de vent comme un patineur du ciel.

Le metteur en scène : Je demanderai au décorateur un gâteau en forme de volcan pour dire le caractère explosif et sulfureux de la situation, l'expression du désir sauvage qui va s'emparer à cet instant de l'homme confit en religion.

La jeune femme : J'accepte à condition que vous me montriez ce passage du texte où l'auteur a écrit entre parenthèses : Soudain le gâteau s'ouvre et en jaillit comme la lave expulsée d'un volcan la nudité d'Ysé.

Le metteur en scène : Pas forcément nue, d'ailleurs, ce peut être enveloppée d'un drapeau rouge, comme la liberté guidant le peuple vers son avenir radieux.

La jeune femme : Montrez-moi.

Le metteur en scène : Quoi donc ?

La jeune femme : Où c'est écrit.

Le metteur en scène : De toute manière, ce que disent les auteurs, on s'en moque, il y a bien longtemps qu'on ne les écoute plus. S'ils tiennent à leurs indications ils n'ont qu'à mettre eux-mêmes leurs pièces en scène. L'auteur, c'est une commodité. Comme le texte. Une convention pour l'affiche. À la vérité on se passe très bien des deux. Mais

je retiens l'idée du gâteau. La scène se passe sur un bateau. On pourrait opérer un glissement de consonne, remplacer bateau par gâteau et le tour est joué. Vous sortez nue, le buste tatoué d'une jeune chinoise souriante en bleu de chauffe, brandissant un fusil.

La jeune femme : Vous aviez dit que c'était une héroïne tragique.

Le metteur en scène : Si tu te sens mieux en tragédienne, on pourrait reprendre l'idée de la mitraillette, faire d'Ysé une Bonnie Parker.

La jeune femme : Qui est-ce ?

Le metteur en scène : De Bonnie and Clyde. Un couple de gangsters dans les années trente. Ysé Bonnie sortant du gâteau, vêtue de sa seule mitraillette et arrosant d'une salve meurtrière les passagers du pont supérieur du paquebot. On en ferait une égérie de la lutte des classes, une justicière prolétarienne, on apprendrait que sa mère a été abusée par son patron. Un de ces grands patrons du textile ou de la métallurgie. Peut-être même est-elle sa fille ? D'où sa rage exterminatrice.

La jeune femme : Je n'aime pas ce gâteau. Votre inspiratrice ne m'inspire pas. Je n'ai pas envie d'être une fève vivante. Je n'ai pas de fureur en moi. Je préfère m'en aller.

Le metteur en scène : Attends.

La jeune femme : Je préfère quand Rose Ysé rosit.

Le metteur en scène : Tu m'as fait marcher. Tu savais pour Rose, n'est-ce pas ?

La jeune femme : Qu'est-ce que je savais ?

Le metteur en scène : Que c'est cette Rose qui avait inspiré au consul de France à Fou-Tcheou, le personnage d'Ysé.

La jeune femme : Je ne connais aucun consul de France, je n'ai jamais mis les pieds en Chine et je suis trop grande pour me cacher dans les gâteaux.

Le metteur en scène : Alors pourquoi as-tu dit Rose ?

La jeune femme : Comme j'aurais dit Ophélie ou la belle au bois dormant.

Le metteur en scène : Mais tu l'as dit. « Je suis la Rose. Je suis l'haleine impérissable à qui l'a une fois respirée. » C'est la preuve que nous partageons la même surréalité, et comme tu es médium, l'information est passée. On se demande bien comment, mais elle est passée. Je t'ai soufflé Ysé, sans même penser à son modèle, à son inspiratrice, et toi, tu l'as tout de suite associée à Rose. Comme si j'avais pensé Laurel, et qu'au même moment tu m'avais lancé : qui te rend si hardi.

La jeune femme : Je ne me vois pas vous dire ça. Ce n'est pas moi.

Le metteur en scène : Ah tu vois.

La jeune femme : Qu'est-ce que je vois ?

Le metteur en scène : Tu as dit ce n'est pas moi, c'est donc que tu as une idée de toi. Que tu te connais un peu.

La jeune femme : Je connais que Laurel et Hardy sont deux : un gros îlot et un petit îlot. Et qu'ils sont reliés par un océan de roses.

Le metteur en scène : On pourrait rêver d'un théâtre entièrement télépathique. Sans un mot. Parfaitement silencieux, recueilli. Tu serais assise là, tu penserais Rose, et tout le monde les yeux fermés entendrait et verrait Ysé.